

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.
est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

ABONNEMENT : Pour Roubaix, 25 francs par an.
14 » » six mois.
7 50 » » trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant,
bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez
MM. LAFITTE, BULLIER et C^o, 30, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la
publication des annonces de MM. HAVAS, LAFITTE, BULLIER
et C^o, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

ROUBAIX

30 janvier 1864.

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES.

L'Agence Havas nous communique les dépêches télégraphiques suivantes :

Londres, 28 janvier.
Consolidés, 90 3/8. Bourse faible sur le bruit de la démission de lord Russell.
Le paquebot *New-York* a apporté 340,675 dollars dont 110,675 pour la France.
Le bilan hebdomadaire de la Banque d'Angleterre donne les résultats suivants :
Augmentation : Encaisse métallique, 48,111 liv. st., compte du Trésor, 648,472 liv. st., comptes particuliers, 478,250 liv. st., réserve des billets, 535,640 liv. st.
Diminution : Portefeuille, 428,411 liv. st.

Kiel, 28 janvier.
Les journaux sleswigo-holsteinois d'aujourd'hui annoncent que la réunion des Etats du Holstein doit avoir lieu principalement en vue de ratifier l'installation du nouveau gouvernement national ducal.
Le commandant supérieur prussien a requis plusieurs milliers de charriots.

Berlin, 28 janvier.
La *Gazette de la Croix* dément la nouvelle que le feld-marschal de Wrangel ait dû sommer aujourd'hui le Danemark d'évacuer le Sleswig.

La *Gazette de la Croix* et la *Gazette allemande du Nord* déclarent dénuées de fondement les assertions de la *Gazette de la Bourse* au sujet d'opérations faites avec la Banque de commerce maritime.
On lit dans la *Gazette allemande du Nord* : La nouvelle que le Roi de Prusse a envoyé un de ses aides-de-camp au duc d'Augustenbourg avec une mission secrète est controuvée ou tout au moins est le résultat d'une méprise.

Francfort, 28 janvier.
La Diète germanique s'est réunie aujourd'hui. La proposition de la Hesse-Electorale, tendant à hâter les débats de la question de succession, la demande des commissaires fédéraux, au sujet de la convocation des Etats du Holstein et la pétition de la députation holsteinoise, ont été renvoyées à la commission.

M. de Pfordten a déclaré que le rapport sur la question de succession était terminé.

Southampton, 29 janvier.
L'*Atrato*, venant des Indes-Orientales, a apporté 3,778,635 dollars. Il avait à bord le général Magruder des Etats confédérés, chargé d'une mission pour Paris.

Stockholm, 28 janvier.
Le gouvernement a refusé à des officiers suédois l'autorisation d'entrer au service du Danemark par le motif que la Suède a besoin, pour elle-même, de tous ses officiers.

Kiel, 29 janvier.
Les troupes prussiennes arrivées ici s'élevaient hier à 2,500 hommes. De nouvelles troupes sont attendues. Les Prussiens ont occupé Seggenberg au centre du Holstein.
Le dégel est de plus en plus complet.

Madrid, 28 janvier.
Le ministre de la guerre a donné des ordres pour l'organisation de quatre bataillons qui partiront pour San-Domingo pendant le mois de mars.

Londres, 29 janvier.
Dans le meeting de la Chambre du commerce tenu cette nuit à Birmingham, M. Bright a attaqué la législation commerciale.
De grandes démonstrations en faveur de la réformation parlementaire ont eu lieu hier soir à Bradford.

Un grand meeting a été tenu hier soir à Manchester pour la cause polonoise. Le meeting a exprimé les sympathies anglaises pour la Pologne, il a réclamé la reconnaissance des Polonais comme belligérants ; il a demandé que l'Angleterre envoyât des troupes non en Danemark, mais en Pologne ; il a déclaré que la Russie, en violant les traités de Vienne, avait perdu ses titres à la possession de la Pologne.

Berne, 29 janvier.
Le Commissaire français a quitté Lugano se rendant en Italie. Avant son départ, il a exprimé sa satisfaction pour tout ce qui avait été fait relativement à l'affaire qui était l'objet de sa mission.
Le Conseil fédéral a nommé M. Pioda ministre plénipotentiaire de Suisse à Turin.

Vienne, 28 janvier, soir.
Chambre des Députés. — Le conseiller de Cabinet, M. de Biegeleben, défend la politique du gouvernement dans la question des Duchés. Le gouvernement, dit-il, ne pouvait pas, en principe, se déclarer contre une action commune avec la Prusse. Les dissidences survenues entre les deux puissances, pendant ces quinze dernières années, avaient un caractère qui obligeait

l'Autriche, pour maintenir sa position, en Allemagne, d'agir comme elle l'a fait. L'Autriche maintiendra sa position, mais elle s'empressera toujours de tendre une main fraternelle à celle-ci, du moment que cette position ne sera pas attaquée. En ce moment, les bataillons de l'Autriche et de la Prusse marchent ensemble : c'est là un résultat dont il ne faut pas méconnaître la portée. Les sympathies perdues reviendront, puisque nous agissons conformément au droit et à notre conscience. Le gouvernement espère que le succès couronnera son attitude.

M. Berger parle contre la politique du gouvernement. Il se plaint que l'action de la Diète ait été paralysée et que le gouvernement autrichien ait fait alliance avec le Cabinet Bismark, hostile à l'Autriche. L'orateur craint que l'Autriche ne se trouve plus tard isolée ; il nie que l'action des grandes puissances ait laissé la question de succession ouverte et il propose à la Chambre d'adopter une résolution recommandant au gouvernement de rentrer dans une politique conforme aux obligations de l'Autriche comme membre de la Confédération et de voter, dans ce cas, un crédit extraordinaire d'un chiffre indéterminé. Dans le cas contraire, la Chambre devrait se borner à voter le montant de la contribution matriculaire.

Le député, M. Bring, se prononce en faveur de la proposition du comité et du droit de succession du duc d'Augustenbourg.

Le gouvernement anglais a résolu d'augmenter son escadre dans la Méditerranée. Dans le cas où les hostilités commencent sur l'Eider, cette escadre serait envoyée immédiatement dans l'Adriatique.

On lit dans le *Morning-Post* :
« Le comte Russell est revenu d'Osborne et lord Derby s'est rendu dans cette résidence pour rendre visite à la reine. De là, les bruits de crise ministérielle qui ont couru. Mais ces bruits ne sont qu'une invention ridicule ; il n'y a pas de crise et une harmonie parfaite règne dans le cabinet. »

On parle moins que ces jours derniers d'un coup d'Etat en Prusse. Cependant, d'après ce qu'on écrit de Berlin à la *Nation*, il n'est guère probable que la Chambre, dont la clôture vient d'avoir lieu,

sera rouverte à l'époque fixée par la Constitution. « Le roi, dit ce journal paraît bien décidé à changer un ordre de choses qui selon lui, flétrirait par compromettre les intérêts de la monarchie. En d'autres termes, on prépare à Berlin d'importantes modifications relatives à la loi organique. Nous devons ajouter pourtant qu'il ne serait pas impossible que le roi voulût dissoudre encore une fois la Chambre, et courir les chances de nouvelles élections. »

On écrit de New-York, le 10 janvier au *Moniteur* :

Quelles que soient les difficultés militaires que rencontrent de part et d'autre les fédéraux et les confédérés, tout confirme le peu de progrès que font des deux côtés les idées de conciliation. Ainsi, la Chambre des représentants à Washington vient de rejeter à une majorité de 77 voix contre 42 une proposition de M. Rogers qui demandait qu'on envoyât à Richmond des commissaires chargés de préparer une paix honorable. Quelque temps auparavant, la Chambre avait décidé par 82 votes contre 22 que « toute négociation avec les rebelles devait être écartée sans hésitation ni délai. » Le Sénat ne se montre pas moins belliqueux : il vient de soumettre à l'examen du comité militaire une motion de M. Howe qui voudrait « qu'on levât un million d'hommes, dont la durée de service serait limitée à 90 jours, et qui auraient pour mission spéciale d'aller délivrer tous les soldats du Nord que la fortune de la guerre a fait tomber aux mains du Sud. » Quoique peu sérieux en apparence, ce projet est soutenu avec une certaine chaleur par la presse républicaine ; les démocrates, au contraire, le tournent en ridicule.

Les dernières nouvelles du Mexique reçues à New-York vont jusqu'au 22 décembre dernier ; elles sont favorables à l'expédition française, et le *New-York Herald*, qui s'est toujours montré extrêmement hostile à l'occupation est forcé lui-même de reconnaître les bienfaits qu'elle apporte avec elle.

La dénonciation de M. Mac-Donnall, représentant de la Californie, dans le Sénat fédéral, contre l'expédition du Mexique ne saurait donc avoir aucune espèce de suite. Le congrès est trop occupé du soin de régler les questions de politique intérieure pour se laisser entraîner sur un terrain où l'opinion publique ne serait pas disposée à le suivre. »

On a des avis du Mexique du 2 janvier. La défaite des troupes juaristes est aussi complète que possible. On leur a fait 2,000 prisonniers et on a pris toute leur artillerie. Trois bataillons juaristes sont passés du côté des troupes mexicaines impériales. Deux généraux de Juarez, Uribe et Beriozabal, ont été également battus. L'ex-dictateur est en fuite.

On mande de San-Domingo, le 12 janvier, que les Espagnols ont obtenu de nouveaux succès contre les insurgés.

On écrit de Tunis, le 25 janvier :
« La situation du pays s'améliore. La récolte des huiles a été très bonne, et ce n'est que par un mouvement de spéculation exagérée qu'on peut expliquer l'évaluation de leur prix à un taux supérieur à celui du marché de Marseille. Quant à la situation financière de la régence, elle n'est pas moins digne d'attention. L'impôt personnel a été augmenté du double, et cette mesure qui d'abord semblait devoir soulager des difficultés à été généralement acceptée, lorsqu'on a su que l'excédant du budget sera employé à des travaux d'utilité publique, chemins de fer, etc. »

L'emprunt réalisé en France, a réduit d'une manière notable, le taux des intérêts qui pesent sur le pays de Tunis ; c'est ce qui explique les critiques peu fondées auxquelles se sont livrés certains prêteurs, tantôt contre le gouvernement tunisien, tantôt contre les banquiers concessionnaires de cet emprunt. Mais, ce qui prouve que le public n'a pas partagé leur avis, c'est que le cours de l'emprunt est resté ferme. On continue d'ailleurs à accueillir cette opération avec d'autant plus de faveur, que le gouvernement tunisien est constamment en avance avec les concessionnaires, et que la plus grande partie des fonds destinés au coupon et à l'amortissement du mois de mai, est déjà parvenue à Paris. »

Un télégramme de Southampton annonce que l'*Atrato*, apporté la nouvelle d'une catastrophe épouvantable arrivée à Santiago, capitale du Chili, le 8 décembre dernier, fête de l'Immaculée Conception. Ce jour-là une foule considérable était réunie à l'église de la Lamanina. Il y avait environ 3,000 femmes ; la plupart appartenant aux meilleures familles du pays, et quelques centaines d'hommes. Le service était à peine commencé que les bougies placées au pied de l'image de la Vierge

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX DU 31 JANVIER 1864.

— N° 2. —

LE CŒUR HUMAIN*

CHAPITRE I.

(Suite).

— Il y en a quatre, dit Lindorm en lui présentant sa montre, qui marquent onze heures et demie. Trouves-tu qu'il soit trop tôt pour offrir à des voyageurs une nourriture un peu plus substantielle qu'une tasse de thé ?
« Brant sourit d'un air approbateur ; il faisait sans doute la même réflexion depuis longtemps déjà. Le contentement peint sur le visage, il offrit le bras à la baronne, et, en les suivant avec Gustave, Kornelli protesta que de sa vie il n'avait passé soirée plus agréable.
« J'en suis enchanté, répliqua Lindorm, et je regretterais sincèrement que, Brant et toi, vous ne consentiez pas à nous accompagner quelques jours. Tu le vois, mon

cher Kornelli, j'ai tiré de l'urne du destin un lot superbe. Oui, je l'avoue, mon sort est réellement digne d'envie. Sois témoin de ma félicité une couple de jours, et elle te convaincra que la vie de famille nous offre seule des joies pures et sans mélange. En outre, je vous ferai faire demain la connaissance des parents de ma femme, que nous attendons à dîner. »
Ravi de cette aimable invitation, Kornelli consulta Brant, qui sut, avec un tact parfait, changer le cours de l'entretien, de sorte qu'il n'en fut plus question ce soir-là. Quant on eut causé quelques instants encore après le souper, chacun se retira dans sa chambre.

CHAPITRE II.

« Non, Brant, s'écria Kornelli en s'étendant nonchalamment sur le sofa, quand le domestique eut fermé la porte, non, je n'ai jamais vu d'homme aussi heureux ! Dieu éternel, une femme adorable et deux grandes propriétés ! Excellents préservatifs, par ma foi, contre la mélancolie et l'hypocondrie ! Quant aux biens, du reste, c'est de peu d'importance ; Lindorm n'est pas le seul qui en possède ; mais franchement, Brant, as-tu vu de la vie une beauté comparable à celle de la baronne ?
« Non, en vérité, répondit tranquillement Brant, cette jeune femme est incontestablement très-jolie et très-agréable.
« Jolie et agréable ! Fi, quelles expressions banales ! On rencontre partout ces qualités-là. Mais j'ai fait la cour à cinquante femmes au moins, qui toutes pouvaient prétendre à la beauté, à la grâce, à l'amabilité, et je t'assure qu'elles n'étaient que de bien pâles étoiles en comparaison de ce soleil qui resplendit pour Lin-

dorm tout seul, pour ce mortel trop heureux, tandis que le plus lointain reflet de ses rayons suffirait pour réchauffer une soixantaine de cœurs. »

« J'en conviens, mon cher Kornelli ; mais c'est précisément parce que Lindorm s'en aperçoit bien qu'il a raison de garder son bonheur pour lui tout seul. Cela me paraît d'ailleurs une chose fort juste ; car il en est, à mon avis, de la réputation et de la beauté d'une femme comme d'une glace : un souffle, et elle se ternit. Aussi, malgré le profond respect que m'a inspiré la baronne, je juge fort sage qu'une jeune et jolie personne comme elle soit entourée le moins possible de ces adorateurs qui papillonnent autour de la rose jusqu'à ce que l'envie et la calomnie aiguisent leurs flèches et en percent le sein du mari. Je ne crois pas être dans l'erreur en supposant qu'un homme du caractère excentrique de Gustave se ferait des fantômes d'un rien. Il a surtout besoin, pour être heureux en ménage, de ne pas concevoir la moindre ombre de jalousie. »

Kornelli garda le silence. Il ne pouvait ni ne voulait contredire son ami, et d'ailleurs il n'avait pas envie de prolonger l'entretien sur ce sujet, car, lui qui ne réfléchissait point et qui n'avait que du babillage, il haïssait l'excellente habitude de Brant d'approfondir toute chose et de s'en rendre un compte exact. Aussi, Brant n'étant pas disposé pour le moment à écouter son frivole bavardage, Kornelli se plaignit de fatigue, et ils se couchèrent.
La journée du lendemain s'écoula aussi vite et aussi agréablement que cette première soirée. Le baron avait invité quelques voisins, entre autres les parents de Georgina, M. et M^{me} Hermer, qui engagèrent très-gracieusement nos deux capi-

taines à passer une journée à leur propriété de Rosendal.

Brant, que le mal du pays tourmentait chaque fois qu'il voyait Lindorm et sa femme échanger de tendres caresses, refusa en prétextant cette invincible maladie ; il avait encore un autre motif, peut-être même beaucoup plus puissant, mais qu'il eut soin de tenir secret.

Du reste, toutes ses objections furent bientôt renversées par Kornelli, qui soutenait qu'une couple de jours de plus ou de moins ne signifiaient pas grand-chose ; et, chacun ayant appuyé cet avis, Brant, qui était seul du sien, finit par promettre de rester encore deux jours.

« Ecoute, Kornelli, dit-il gravement, lorsqu'ils se trouveront le soir dans leurs chambres. Tu as tort de céder à ta faiblesse et de prolonger ton séjour ici. Crois-tu que je ne te pénètre pas ? Sois sûr que j'ai les yeux ouverts, et Lindorm également ; son regard ne cesse de te suivre, comme le tien suit sa femme. De toute cette journée, tu n'as pas quitté la baronne trois minutes. Cette assiduité ne peut plaire à un mari, et, franchement, je suis convaincu que Lindorm n'a joint que par politesse ses instances à celles de son beau-père. »

Kornelli alluma tranquillement sa pipe, s'étendit en bâillant sur le sofa et tira sa montre. Brant comprit très-bien cette réponse muette, mais poursuivit néanmoins, sans se rebuter.

« Mon cher Kornelli, réfléchis à cette affaire plus sérieusement que tu ne fais d'habitude en pareil cas. La chose n'a guère d'importance à tes yeux, je le comprends ; tu vas cherchant des fleurs et voltigeant autour de chacune ; mais il faut songer aux conséquences. Ta galan-

terie a peut-être allumé dans le cœur de Lindorm une étincelle que la cause innocente du mal aura beaucoup de peine à éteindre. Crois-en mon expérience et la connaissance que j'ai du caractère de Gustave. Une semence répandue par la légèreté, peut porter des fruits dont l'amertume se fait, surtout sentir à ceux qui méritent le moins d'en goûter. »

« N'est-ce pas encore tout, frère Brant ? demanda Kornelli en déposant sa pipe avec un bâillement forcé. Tu devrais faire imprimer cette dissertation, au moins le public jouirait aussi de ton talent oratoire. »

« On a peut-être déjà publié des choses plus mauvaises, reprit Brant sans paraître offensé ; mais je m'estimerai suffisamment payé de mes efforts pour te ramener à la raison et à l'honneur, si tu voulais prêter l'oreille à ma voix et suivre mon conseil amical. »

« Quelles maudites sornettes me chantes-tu là ? dit Kornelli s'échauffant. Te plairait-il de m'indiquer en quoi j'ai failli ? »

« Certainement. »

Brant rebourra sa pipe, passa sa robe de chambre et s'installa commodément dans un grand fauteuil.

« D'abord, poursuivit-il, tu t'écarter de la voie de la raison en t'abandonnant à l'empire des charmes trop dangereux d'une femme qui est l'épouse d'un autre, et en saisissant avec avidité, au lieu de fuir, toutes les occasions de rester. En second lieu, tu quittes le sentier du devoir et de l'honneur lorsque, accueilli comme hôte et comme ami dans la maison d'un homme plein de droiture, tu chéries par les compliments les plus raffinés, par la plus ingénieuse éloquence des paroles, des gestes et des regards, à l'in-

(*) Reproduction interdite.